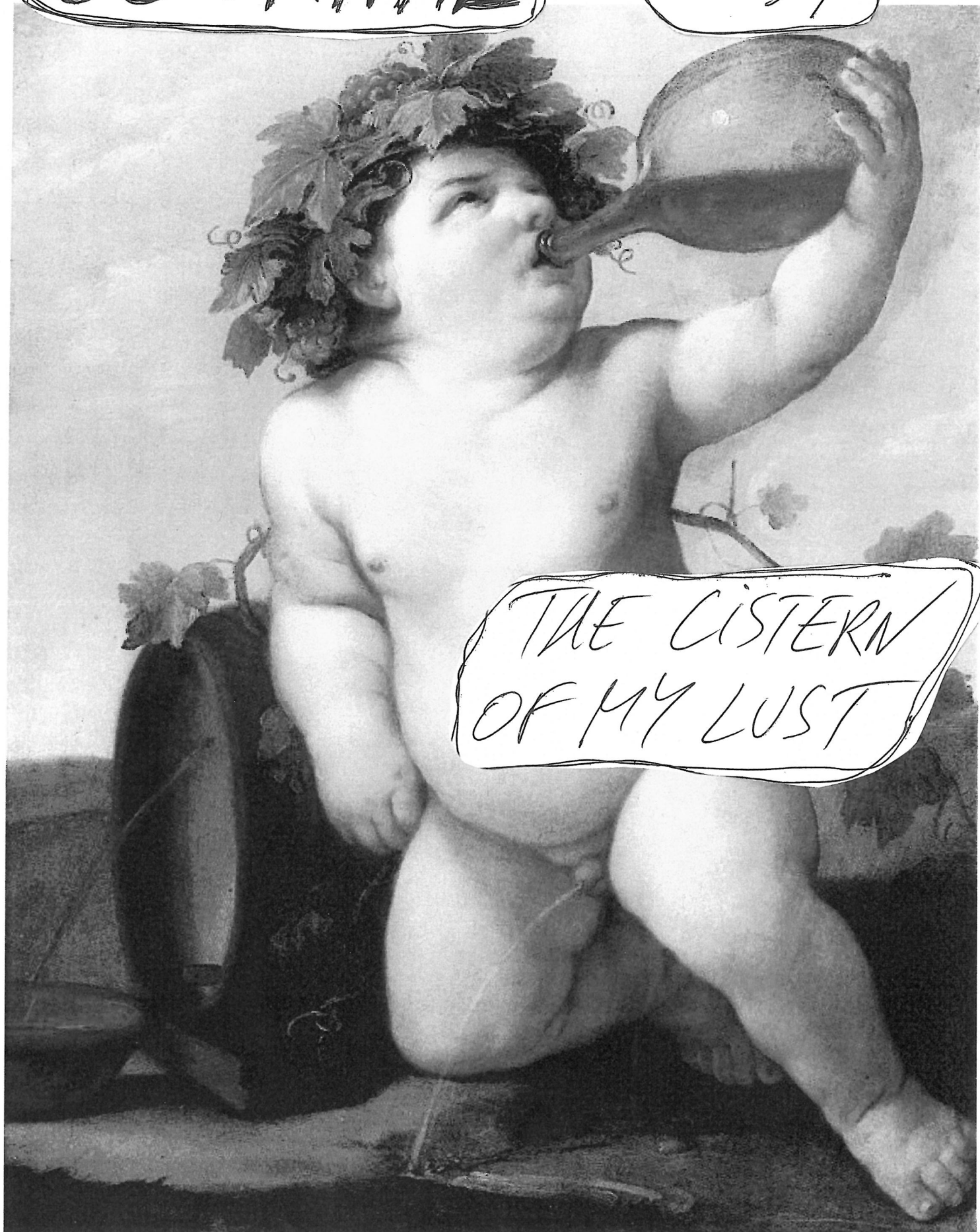


THEATRE PERMANENT

12 FEVRIER 2014

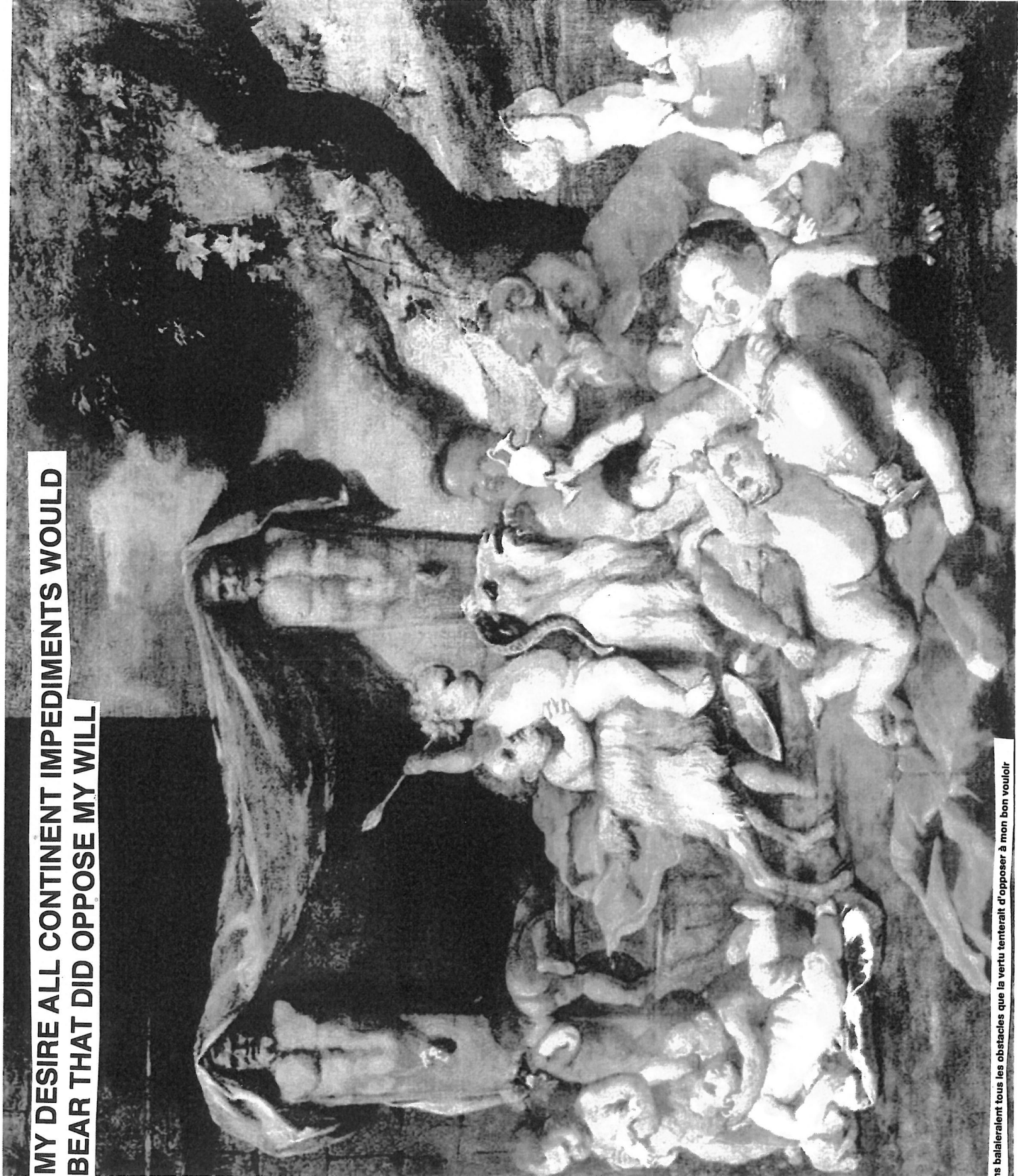
JOURNAL

n° 91



THE CISTERN
OF MY LUST

**AND MY DESIRE ALL CONTINENT IMPEDIMENTS WOULD
O'ERBEAR THAT DID OPPOSE MY WILL**



Et mes passions balayeraient tous les obstacles que la vertu tenterait d'opposer à mon bon vouloir

Miroirs

des jeux d'enfants les signes de la chair les cuisses ouvertes malgré soi - la paroi - il y a la paroi du miroir par laquelle on ne s'engouffre pas en soi-même - par laquelle soi-même est jeté contre son visage - la paroi par laquelle le moi est une forme qui peut se tendre ailleurs, qui rebondit pour cogner contre l'Autre

le rebond du désir

Dans les légendes chinoises, il est dit que les grands maîtres sont entrés dans leurs tableaux et y ont disparu. La femme n'est pas un grand maître. C'est pourquoi sa disparition à elle ne sera jamais parfaite. Occupée qu'elle est à disparaître, elle réapparaît. Eva Meyer

Lady Macbeth court après son homme
allez on joue dit-elle en enlevant son haut
allez on joue baise-moi
appel
je t'en prie
la chair se perd et se laisse déborder
il faut passer à l'action
ça bouge ou ça baise
il faut passer à l'action
et les hommes fuient le couteau dressé et les femmes appellent l'action
le poignard de Macbeth se plante dans le corps du roi la paroi du corps du roi est molle et visqueuse
le couteau s'enfonce et Macbeth est sans paroi lancé vers lui-même perdu vers lui-même et Lady
crie après lui
prends moi
comme un enfant
l'enfant se masturbe devant la cour du roi
Maman soigne-moi lave-moi les mains
mais oui mon chéri voyons tu es grand maintenant, mon petit
l'enfant gémit les cuisses ouvertes sans trop comprendre sa douleur
la petite sœur gémit je me suis fait mal aux mains il y a du sang dessus
Et les deux enfants courent mais la forêt approche les deux enfants cherchent la main de l'autre mais
la forêt approche et les mains se sont perdues le long du chemin la forêt approche
la petite sœur est perdue
les martinets ont mangé les morceaux de pain et le sang coule des arbres la chair éclate sur les
mains de l'enfant
les morceaux de pain formaient un chemin à l'horizon tracée dans l'espace, mais dans le ventre des
oiseaux les morceaux de pain se sont envolés en une constellation éparse, les signes sont des éclats
de verre contre lesquels la chair s'ouvre

Jeux érotiques au miroir : érotisme fondé sur le je, sur une identité qui se donne et se montre, s'exhibe : « je » se voit désirer et désire de désirer. Le miroir sans tain : l'autre me voit et s'excite de me voir, « je » devient image, « je » devient miroir comme un écran de projection le je est vu par le prisme du miroir objectivant, mon désir prend FORME.

Il y a les corps qui n'osent pas se voir et se cachent dans l'obscurité

Il y a les corps qui s'exhibent au chant du martinet et aucun miroir pour attester de leur présence et le moi part en quête du miroir mais les parois qu'il rencontre sont molles et visqueuses les surfaces l'absorbent et le moi n'est jamais renvoyé et le je s'engloutit

Il y a la paroi du sexe féminin le sexe-paroi et les reflets qui s'absorbent - non jamais vraiment - qui s'occupent à disparaître sans jamais disparaître. Le sexe caché des femmes qui existe par la paroi, le sexe-paroi qui appelle le rebond de l'autre contre la paroi pour devenir « je »

Je pense à Adèle dans *La Vie d'Adèle* ou la *Mélodie de Tonnerre*, à ces femmes encore enfants et leur retour sur les écrans du cinéma. Des femmes-chair à mordre délicieuses, la bouche d'enfant ronde et le désir débordé débordant, les formes coulent et se collent à l'autre corps, les corps avalent bavent et salivent. Des corps/chair/orifices qui refusent la forme/cadre, qui se filment les seins tombant et la masturbation au bout des ongles rongés d'adolescente, là où la FORME se dérobe au désir, là où les parois appellent l'Autre.

L'enfant est seule et n'arrive pas à buter contre la paroi. Contre le cadre qui rend la chair corps/forme.

la sexualité est cette relation entre moi l'autre et le reflet de l'autre ; le moi de l'enfant Lady appelle le reflet d'elle-même contre les parois de son sexe et aucune chair ne cogne contre les parois et le « je » s'éparpille

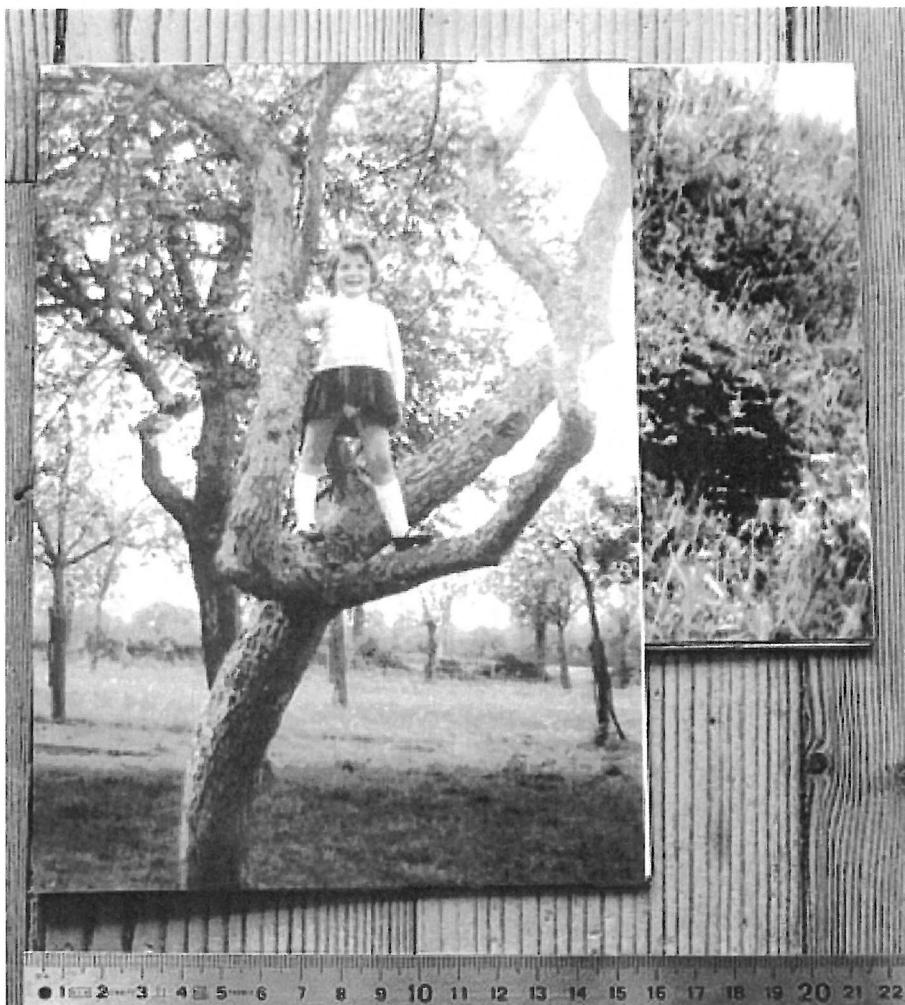
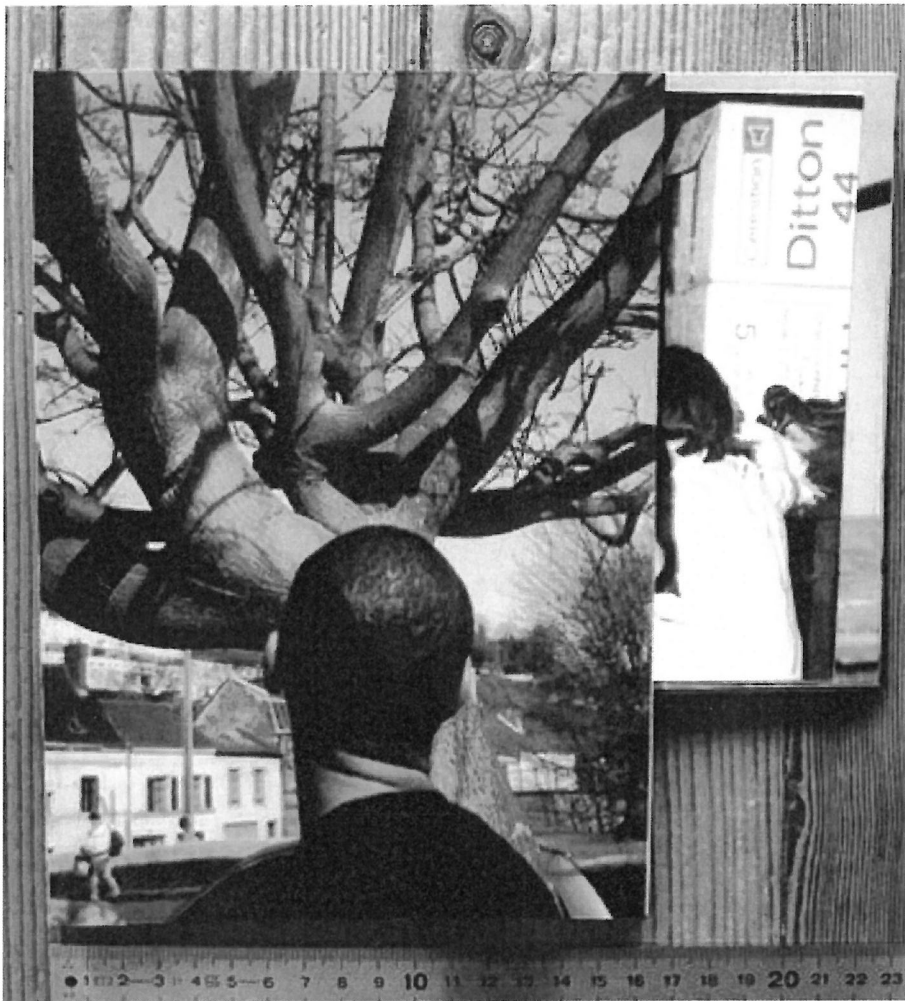
la femme fatale est déjà un miroir d'elle-même, elle est une image contre laquelle les hommes se tendent, se cognent et jouissent de se voir eux-mêmes ; la femme fatale est une paroi rigide contre laquelle les hommes se plaisent à voir rebondir leur propre image

Lady cherche un miroir, mais aucun miroir ne lui donne son image. Lady n'a pas de visage.

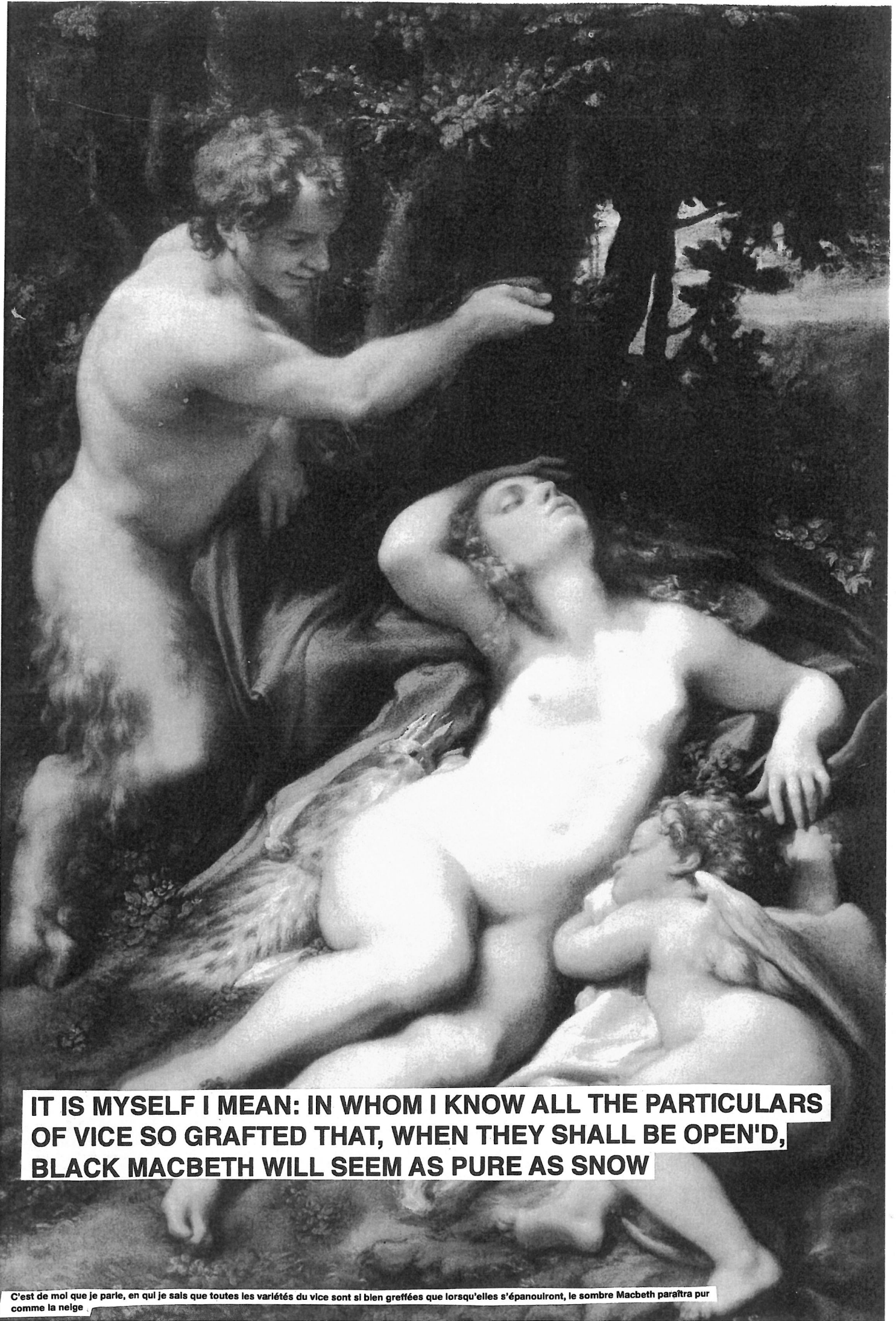
Lorsqu'elle regarde dans le miroir elle voit le visage de nulle part : le visage du spectateur, celui qui ne fait pas partie de la fable, qui n'est personne parce qu'il n'est pas personnage. Lady peint son visage de blanc dans le miroir de l'anonyme ; « je » devient la page blanche à remplir - et Macbeth commet l'acte mais les draps blancs sont rougis du sang de Duncan. Lady tend le miroir à Macbeth *regarde-toi* et Macbeth voit sa Lady dans le miroir ; Lady aimerait le voir devenir elle, elle voudrait que le miroir renvoie sa propre image à Macbeth car, si le miroir ne veut refléter son image, alors que son image existe au moins dans le reflet de l'autre. Mais Macbeth ne voit rien dans le miroir. Lady n'est pas image car Lady n'est pas. Et l'Autre, Macbeth, se peint de blanc, il devient sa feuille blanche, il lui prend même son non-visage. Il lui donne ses habits, à lui, et Lady passe du corps anonyme à l'absence de corps.

Lady devient les images qui défilent dans sa tête, elle a absorbé éparpillé les signes et les martinets à moins que les corbeaux aient mangé les morceaux de pain dans la forêt et que les signes ne se soient envolés vers les cieux les morceaux de pain séchent sur un fil à linge et Lady est occupée à disparaître sans image claire morceaux d'images qui défilent là-haut dans sa tête.

Adèle Gascuel



CÉLINE DUVAL, rêves en 4 images n°39 et 9



**IT IS MYSELF I MEAN: IN WHOM I KNOW ALL THE PARTICULARS
OF VICE SO GRAFTED THAT, WHEN THEY SHALL BE OPEN'D,
BLACK MACBETH WILL SEEM AS PURE AS SNOW**

C'est de moi que je parle, en qui je sais que toutes les variétés du vice sont si bien greffées que lorsqu'elles s'épanouiront, le sombre Macbeth paraîtra pur comme la neige.

L'explosion n'aura pas lieu, elle est étouffée

« Tant que la chair est superbe, le désir lutte avec la vertu, et s'en fait une fête ; mais dès que la chair se relâche, le rebelle coupable implore sa grâce. »

William Shakespeare, *Le Viol de Lucrece*.

Tu es Lady Macbeth. Tu l'as toujours été. Même sans le savoir tu l'étais déjà, parce qu'il y a là, dans ta gorge, une chose étroite et molle qu'on appelle ambition, qu'on appelle désir, qu'on appelle désespoir. Tu es Lady Macbeth. Faute de mieux sans doute. Tu aurais préféré un rôle qu'on ne t'a pas donné, qu'on a oublié depuis, quelle était la réplique déjà ? Tu es Lady Macbeth et tes seins sont gonflés des enfants que tu n'auras pas eus. Tu pues l'odeur des lits qui n'étaient pas à toi, la chaleur que les corps ne t'ont pas donnée. Tu as pour toi l'éternité – c'est vrai – mais il y a tant et tant de choses qui sont sèches et dures en toi que le temps butte contre ces rêves que tu serres comme tu étreints la lettre.

J'aime les noms que Duras donne à Agatha, petite fille surtout, enfant aussi, jeune femme également, mais surtout perverse, de cette perversité qui est l'inassouvi du désir en elle, la colère d'Éros innocent, immense, dévasté, – car d'elle on pourrait dire qu'elle avait tout inventé, qu'elle avait façonné cet amour connu d'elle seule, on pourrait dire qu'elle était inhabitée – comme solide au-dedans, qu'elle savait que les bâtards commettent toujours le premier crime comme ils commettent le second, d'elle on pourrait dire surtout qu'elle connaissait les gestes du désir, petite fille déjà, ses mains et ses doigts savent tirer d'elle ce qu'elle ne peut soupçonner, d'elle on pourrait dire qu'elle a le sexe chaud, on pourrait dire qu'elle a creusé son corps à la pénétration en regardant la mer, d'elle on pourrait dire qu'elle savait comment approcher cette sorte de beauté qu'on ne trouve qu'aux interdits, qu'elle avait su s'approcher de lui, qu'elle l'avait aimé, qu'elle l'avait aimé de cet amour irrésolu, de cet amour invivable, vivant de ne pouvoir vivre, arraché à lui-même comme s'attache la chair à l'impossible, d'un amour qu'elle avait en elle pourtant, qu'elle aimait de sa beauté d'enfant insaisissable, qu'elle aimait comme on aime l'enfant qui est un frère, qu'elle l'aimait – enfin. J'aime les noms qu'elle lui donne dans cette pièce, cette langue secrète du désir qu'elle est seule à parler, qu'il est seul à entendre, comme leurs deux corps l'étaient, j'aime ce que personne avant elle n'avait voulu entendre, et leurs gestes tendres, ces mains et ces lèvres brûlantes d'être à l'autre – sans jamais –, lui, son frère, du même lait, du même lit, des mêmes draps, de la nuit qui tombait entre eux pour eux seuls.

Le soir avant de s'endormir elle a la mort avec elle, la mort dans le fond de sa bouche. Souvent elle se réveille en pleine nuit avec quelque chose d'énorme qui ne veut pas sortir – ça s'étire à travers sa bouche elle veut cracher ce qui l'empêche de respirer mais ça ne se coupe pas, mais ça n'arrête pas de se dévider encore et toujours – elle tire sur les fils, sur le nœud, elle dévide mais il y en a toujours dans sa bouche, elle se remplit sans discontinuer, et c'est le soir, avant de s'endormir, sans cesse, la mort dans sa bouche.

Agatha, c'est le nom de la villa, c'est le nom du bord de mer, c'est le nom donné à leur solitude, c'est le nom donné à son départ à elle, c'est le nom donné à leur adieu, c'est le nom donné à leur amour, Agatha, c'est le nom de la fille, le nom du garçon on ne le

connaîtra pas, de lui on saura seulement qu'il est le frère, on saura seulement qu'ils se souviennent, qu'ils ne veulent pas se souvenir – se souvenir, ce serait se perdre – on saura seulement qu'ils se vouvoient, qu'elle et lui se vouvoient et que la langue est parfois le dernier barrage, ce qui repousse l'amour, ce qui repousse le désir, ce qui repousse la chute, ils parlent, à distance d'eux-mêmes et de leurs désirs ils parlent, ils se souviennent, pour ne pas, car il ne faudra pas, d'elle et lui, on saura seulement qu'ils sont mariés, qu'elle le revoit, qu'elle le revoit nager, qu'elle revoit son corps de quinze ans, son corps de dix-huit ans, son corps allongé sur le sable, son corps ruisselant, qu'elle revoit ce qu'elle regarde, qu'elle revoit celui qu'elle ne veut pas perdre, celui qu'elle a perdu, celui qu'elle va bientôt perdre, elle revoit ses douze ans, ses quinze ans à elle, ses dix-huit ans, le bonheur et la joie, elle revoit les paupières fermées, elle revoit ce désir de ses mains, ce désir de ce corps dans son corps, ce désir d'être à lui à son âme ce désir de son sexe qui ne porte aucun nom ce désir de ce qui disparaît dans les ténèbres de la mer, de ce corps qui regardait le sien, du bruit de la mer dans la chambre, cette nuit des vagues, de la houle, cet été de leur bouche, cet été de leur peau, été de la mer qui recouvrait les corps.

C'est l'histoire d'une implosion l'explosion n'aura pas lieu elle est étouffée.

Lady ce pourrait être le nom du château, ce pourrait être le nom du *procreant cradle* où sont stériles tous les désirs quoiqu'on vienne s'y amuser, le martinet lui-même, Lady ce pourrait être cette petite sœur perdue dans les jupes du grand frère qui arpente la scène le soir quand le théâtre est vide, ce grand frère à talons hauts, à mascara, à rouge à lèvres – rouge, vois-tu, comme sont rouges les sexes –, Lady ce pourrait être ce miroir sans tain, sans vitre, qui ne rencontre qu'un regard blanc, œil double d'être trop soi où soi-même s'effondre de n'être pas, Lady ce pourrait être le nom de cette enfant laissée seule, cette enfant oubliée dans la cour, qui peuple sa solitude de figures inventées, corps difformes de Belmer, poupées sexuelles et monstrueuses, Lady ce pourrait le nom de cette enfant qui joue la comédie de la sexualité pour le plaisir de perdre, Lady la petite fille solitaire « qui se met en plusieurs, deux, trois, pour être ensemble, et parler ensemble, dans la nuit » (Beckett).

Depuis ce matin, depuis ce matin sans discontinuer, il pleut, et son crâne et la coque de son crâne se creuse avec la pluie, la dilue – elle – depuis ce matin, sans discontinuer, la pluie, et là, dans la coque creuse de sa tête, elle se demande, ou plutôt se formule en elle la question, qu'elle ne se pose peut-être pas, qu'elle ne note pas plus et qu'elle oublie, qu'elle oublie parce qu'elle coule et quitte ses pensées, se formule donc – sous une forme peut-être plus diffuse, pourquoi la vie vous fait parfois si mal ? et la question à peine éclosée glisse comme un bulbe mort né, comme ces gouttes sur les toits rouges, alors que la douleur, la douleur rivée à cette question qui ne fut pas posée, la douleur aigüe soudée à ce pourquoi que la pluie a défait, la douleur – elle – persiste, depuis ce matin, il pleut.

Souvent, je les vois, elle et lui, comme deux enfants, deux enfants sur la plage, leurs maillots blancs, sur cette plage qui pourrait être Le Lido, je les vois petit frère et petite sœur, un même corps pour deux, deux sexes pour un désir, à nouveau l'enfant marche, et on le regarde, c'est une scène, c'est une plage, c'est un château, ils sont jumeaux Macbeth et Lady, c'est pour se retrouver qu'ils tuent, pour être ensemble qu'ils assassinent, on ne sait pas si elle est femme, si elle est fille, si elle est sœur, les trois à la fois peut-être. Elle n'a rien de la surface du désir faite femme, elle n'a rien de ce visage que lui donne O.

Welles, de ce corps que lui donne R. Polanski, de ce sexe que lui donne B. Tarr, elle n'a rien.

Lady, tu aurais pu être une autre. Je le sais. Tu le sais aussi. Et c'est ce qui te rend plus désarmée encore. Et c'est ce qui te rend plus touchante encore. Tu as sali ton corps – ma chérie – et ton sexe par ta seule pensée. J'ai honte presque de rappeler cela. Tu t'es souillée, ma sœur, d'un amour que tu as porté en toi comme un enfant fragile et que tu aimais sentir lever comme blé au soleil. Aujourd'hui – que ton champ est mort et creux –, on te demande encore d'attendre, d'attendre Lady. Car tu as été élevée pour l'obéissance, et tu as inventé la haine ; tu as été élevée pour la persistance et tu t'es mis en tête de comprendre la disparition ; tu as été élevée pour la résignation et sottement, bouffie d'orgueil peut-être, tu as voulu forger la mémoire, une mémoire, ta mémoire. Tu as laissé vieillir ton âge. Tu t'es perdue dans ton ombre alors qu'il faisait grand jour. Et tu n'as rien appris. Car on n'apprend rien de la solitude.

Souvent je repense à sa fin, à sa mort, à elle, comment meurt-elle ? Elle que tous finissent par oublier, elle qui s'oublie elle-même en devenant Seyton, elle qui devient tout ce qu'elle n'était pas. Que devient-elle, Lady ? Elle sait que le corps peut supporter une erreur, que le corps est capable d'aller bien au-delà des cachets trop nombreux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, elle sait, neuf même, dix aussi, le corps résiste à plus que ça, elle le sait, il lui en faudra plus avant d'abdiquer, alors comment fait-elle ?

Elle avait une manière d'appeler à l'aide qui disait : « Tuez-moi ». « Battez-moi ». « Aidez-moi à disparaître ».

Personne ne l'entendait.

Alors la vie, elle a passée comme ça.

Barbara Métais-Chastanier

~~ne peut pas~~ viendrait à personne, si cette année, la quatrième avant que mon séminaire prit fin à Sainte-Anne, j'ai cru devoir nous assurer de l'éthique de la psychanalyse.

Il semble en effet que nous risquions d'oublier dans le champ de notre fonction qu'une éthique est à son principe, et que dès lors, quoi qu'il puisse se dire, et aussi bien sans mon aveu, sur la fin de l'homme, c'est concernant une formation qu'on puisse qualifier d'humaine qu'est notre principal tourment.

Toute formation humaine a pour essence, et non pour accident, de retiférer la jouissance. La chose nous apparaît nue - et non plus à travers ces prismes ou lentilles qui s'appellent religion, philosophie... voire hédonisme, car le principe du plaisir, c'est le frein de la jouissance.

C'est un fait qu'à la fin du XIX^e siècle et non sans quelque antinomie avec l'assurance prise de l'éthique utilitariste, Freud a ramené la jouissance à sa place qui est centrale, pour apprécier tout ce que nous pouvons voir s'attester, au long de l'histoire, de morale.

Qui a-t-il fallu de remuement, j'entends aux bases pour que ce gouffre en réémerge à quoi nous jetons en pâture deux fois par nuit? deux fois par mois? notre rapport avec quelque conjoint sexuel?

Il n'est pas moins remarquable que rien n'a été plus rare en nos propos de ces deux jours que le recours à l'un de ces termes qu'on peut appeler le rapport sexuel (pour laisser de côté l'acte), l'inconscient, la jouissance.

Ce ne veut pas dire que leur présence ne nous commandait pas, invisible, mais aussi bien, dans telle gesticulation derrière le micro, palpable.

Néanmoins, jamais théoriquement articulée.

Ce qui s'entend (inexactement) de ce que Heidegger nous propose du fondement à prendre dans l'être-pour-la-mort, prête à cet écho qu'il fait retentir des siècles, et des siècles d'or, du pénitent comme mis au cœur de la vie spirituelle. Ne pas méconnaître aux antécédents de la méditation de Pascal le support d'un franchissement de l'amour et de l'ambition, ne nous assure que mieux du lieu commun, jusqu'en son temps, de la retraite où se consomme l'affrontement de l'être-pour-la-mort. Constat qui prend son prix de ce que Pascal, à transformer cette ascèse en pari, la clôt en fait.

Sommes-nous pourtant à la hauteur de ce qu'il semble que nous soyons, par la subversion freudienne, appelés à porter, à savoir l'être-pour-le-sexe?

Nous ne semblons pas bien vaillants à en tenir la position.

Non plus bien gais. Ce qui, je pense, prouve que nous n'y sommes pas tout à fait.

Et nous n'y sommes pas en raison de ce que les psychanalystes disent trop bien pour supporter de le savoir, et qu'ils désignent grâce à Freud comme la castration : c'est l'être-pour-le-sexe.

L'affaire s'éclaire de ceci que Freud a dit en historiettes et qu'il nous faut mettre en épingle, c'est que, dès qu'on est deux, l'être-pour-la-mort, quoi qu'en croient ceux qui le cultivent, laisse voir au moindre lapsus que c'est de la mort de l'autre qu'il s'agit. Ce qui explique les espoirs mis dans l'être-pour-le-sexe. Mais en contraste, l'expérience analytique démontre que, quand on est deux, la castration que le sujet découvre, ne saurait être que la sienne. Ce qui pour les espoirs mis dans l'être-pour-le-sexe, joue le rôle du second terme dans le nom des Pecci-Blunt : celui de fermer les portes qui s'étaient d'abord grandes ouvertes.

Le pénitent perd donc beaucoup à s'allier au psychanalyste. Au temps où il donnait le ton, il laissait libre, incroyablement plus que depuis l'avènement du psychanalyste, le champ des ébats sexuels, comme il est sous forme de mémoires, épîtres, rapports et traits plaisants, maints documents pour l'attester. Pour le dire, s'il est difficile de juger justement si la vie sexuelle était plus aisée au XVIII^e ou au XVIII^e siècle qu'au nôtre, le fait par contre que les jugements y aient été plus libres à concerner la vie sexuelle, se décide en toute justice à nos dépens.

Ce n'est certes pas trop de rapporter cette dégradation à la « présence du psychanalyste », entendue dans la seule acception où l'emploi de ce terme ne soit pas d'impudence, c'est-à-dire dans son effet d'influence théorique, précisément marqué du défaut de la théorie.

A se réduire à leur présence, les psychanalystes méritent qu'on s'aperçoive qu'ils ne jugent ni mieux ni plus mal des choses de la vie sexuelle que l'époque qui leur fait place, qu'ils ne sont dans leur vie de couple pas plus souvent deux qu'on ne l'est ailleurs, ce qui ne gêne pas leur profession puisqu'une telle paire n'a rien à faire dans l'acte analytique.

J. LACAN, AUTRES ÉCRITS

Bien sûr la castration n'a de figure qu'au terme de cet acte, mais couverte de ceci qu'à ce moment le partenaire se réduit à ce que j'appelle l'objet *a* - c'est-à-dire, comme il convient, que l'être-pour-le-sexe a à s'éprouver ailleurs : et c'est alors dans la confusion croissante qu'y apporte la diffusion de la psychanalyse elle-même, ou de ce qui ainsi s'intitule.

Autrement dit ce qui institue l'entrée dans la psychanalyse provient de la difficulté de l'être-pour-le-sexe, mais la sortie, à lire les psychanalyses d'aujourd'hui n'en serait rien d'autre qu'une réforme de l'éthique où se constitue le sujet. Ce n'est donc pas nous, Jacques Lacan, qui ne nous fions qu'à opérer sur le sujet en tant que passion du langage, mais bien ceux qui l'acquiescent d'en obtenir l'émission de belles paroles.

C'est à rester dans cette fiction sans rien entendre à la structure où elle se réalise, qu'on ne songe plus qu'à la feindre réelle et qu'on tombe dans la forgerie.

La valeur de la psychanalyse, c'est d'opérer sur le fantasme. Le degré de sa réussite a démontré que là se juge la forme qui assujettit comme névrose, perversion ou psychose.

D'où se pose à seulement s'en tenir là, que le fantasme fait à la réalité son cadre : évident là !

Et aussi bien impossible à bouger, n'était la marge laissée par la possibilité d'extériorisation de l'objet *a*.

On nous dira que c'est bien ce dont on parle sous le terme d'objet partiel.

Mais justement à le présenter sous ce terme, on en parle déjà trop pour en rien dire de recevable.

S'il était si facile d'en parler, nous l'appellerions autrement que l'objet *a*.

Un objet qui nécessite la reprise de tout le discours sur la cause, n'est pas assignable à merci, même théoriquement.

Nous ne touchons ici à ces confins que pour expliquer comment dans la psychanalyse, on fait si brièvement retour à la réalité, faute d'avoir vue sur son contour.

Notons qu'ici nous n'évoquons pas le réel, qui dans une expérience de parole ne vient qu'en virtualité, qui dans l'édifice logique se définit comme l'impossible.

Il faut déjà bien des ravages exercés par le signifiant pour qu'il soit question de réalité.

Ceux-ci sont à saisir bien tempérés dans le statut du fantôme, faute de quoi le critère pris de l'adaptation aux institutions humaines, revient à la pédagogie.

Par impuissance à poser ce statut du fantôme dans l'être-pour-le-sexe (lequel se voile dans l'idée trompeuse du « choix » subjectif entre névrose, perversion ou psychose), la psychanalyse bâcle avec du folklore un fantasme postiche, celui de l'harmonie logée dans l'habitat maternel. Ni incommodité ni incompatibilité ne sauraient s'y produire, et l'anorexie mentale s'en relègue comme bizarrerie.

On ne saurait mesurer à quel point ce mythe obstrue l'abord de ces moments à explorer dont tant furent évoqués ici. Tel celui du langage abordé sous le signe du malheur. Quel prix de consistance attend-on d'épingler comme préverbal ce moment juste à précéder l'articulation parente de ce autour de quoi semblait fléchir la voix même du présentateur : la gage ? la gâche ? J'ai mis du temps à reconnaître le mot : langage.

Mais ce que je demande à quiconque a entendu la communication que je mets en cause, c'est oui ou non, si un enfant qui se bouche les oreilles, on nous le dit, à quoi ? à quelque chose en train de se parler, n'est pas déjà dans le postverbal, puisque du verbe il se protège.

En ce qui concerne une prétendue construction de l'espace qu'on croit saisir là naissante, il me semble plutôt trouver le moment qui témoigne d'une relation déjà établie à l'ici et là-bas qui sont structures de langage.

Faut-il rappeler qu'à se priver du recours linguistique, l'observateur ne saurait que manquer l'incidence éventuelle des oppositions caractéristiques dans chaque langue à connoter la distance, fût-ce à entrer par là dans les nœuds que plus d'une nous incite à situer entre l'ici et le là-bas ? Bref il y a du linguistique dans la construction de l'espace.

Tant d'ignorance, au sens actif qui s'y recèle, ne permet guère d'évoquer la différence si bien marquée en latin du *taceo* au *silet*.

Si le *silet* y vise déjà, sans encore qu'on s'en effraye, faute du contexte des « espaces infinis », la configuration des astres, n'est-ce pas pour nous faire remarquer que l'espace en appelle au langage dans une tout autre dimension que celle où le mutisme pousse une parole plus primordiale qu'aucun *mom-mom*.

Ce qu'il convient d'indiquer ici, c'est pourtant le préjugé irrédicible dont se greève la référence au corps tant que le mythe qui couvre la relation de l'enfant à la mère n'est pas levé.

Il se produit une évasion qui ne peut se noter que de l'objet *a*, alors que c'est précisément cet objet qu'elle soustrait à aucune prise exacte.

Disons donc qu'on ne la comprend qu'à s'opposer à ce que ce soit le corps de l'enfant qui réponde à l'objet *a* : ce qui est délicat, là où ne se fait jour nulle prétention semblable, laquelle ne s'animerait qu'à soupçonner l'existence de l'objet *a*.

Elle s'animerait justement de ce que l'objet *a* fonctionne comme inanimé, car c'est comme cause qu'il apparaît dans le fantasme.

Cause au regard de ce qu'est le désir dont le fantasme est le montage.

Mais aussi bien par rapport au sujet qui se réfend dans le fantasme en s'y fixant d'une alternance, montage qui rend possible que le désir n'en subisse pas pour autant de retournement.

Une plus juste physiologie des mammifères à placenta ou simplement la part mieux faite à l'expérience de l'accoucheur (dont on peut s'étonner qu'elle se contente en fait de psychosomatique des caquets de l'accouchée sans douleurs) serait le meilleur antidote à un mirage pernicieux.

Qu'on se souvienne qu'à la clé, on nous sert le narcissisme primaire comme fonction d'attraction intercellulaire postulée par les tissus.

Nous fûmes les premiers à situer exactement l'importance théorique de l'objet dit transitionnel, isolé comme trait clinique par Winnicott.

Winnicott lui-même se maintient, pour l'apprécier, dans un registre de développement.

Sa finesse extrême s'étendue à ordonner sa trouvaille en paradoxe à ne pouvoir que l'enregistrer comme frustration, où elle ferait de nécessité besoin, à toute fin de Providence.

L'important pourtant n'est pas que l'objet transitionnel préserve l'autonomie de l'enfant mais que l'enfant serve ou non d'objet transitionnel à la mère.

Et ce suspens ne livre sa raison qu'en même temps que l'objet livre sa structure. C'est à savoir celle d'un condensateur pour la

jouissance, en tant que par la régulation du plaisir, elle est au corps dérobée.

Est-il loisible ici d'un saut d'indiquer qu'à fuir ces allées théoriques, rien ne saurait qu'apparaître en impasse des problèmes posés à l'époque.

Problèmes du droit à la naissance d'une part – mais aussi dans la lancée du : ton corps est à toi, où se vulgarise au début du siècle un adage du libéralisme, la question de savoir, si du fait de l'ignorance où ce corps est tenu par le sujet de la science, on va venir en droit, ce corps, à le détailler pour l'échange.

Ne discerne-t-on pas de ce que j'ai dit aujourd'hui la convergence ? En épingletons-nous du terme de l'enfant généralisé, la conséquence ? Certains antémémoires tiennent ces jours-ci l'actualité (pourquoi ainsi – sont-ils ces mémoires ? si c'est de n'être pas des confessions, nous avertit-on, n'est-ce pas là depuis toujours la différence des mémoires ?). Quoi qu'il en soit l'auteur les ouvre par la confiance d'étrange résonance dont un religieux lui fit adieu : « J'en viens à croire, voyez-vous, en ce déclin de ma vie, lui dit-il, qu'il n'y a pas de grandes personnes. »

Voilà qui signe l'entrée de tout un monde dans la voie de la ségrégation.

N'est-ce pas de ce qu'il faille y répondre que nous entrevoyons maintenant pourquoi sans doute Freud s'est senti devoir réintroduire notre mesure dans l'éthique, par la jouissance ? Et n'est-ce pas tenter d'en agir avec vous comme avec ceux dont c'est la loi dès lors, que de vous quitter sur la question : quelle joie trouvons-nous dans ce qui fait notre travail ?

NOTE

Ceci n'est pas un texte, mais une allocution improvisée.

Nul engagement ne pouvant justifier à mes yeux sa transcription mot pour mot que je tiens pour futile, il me faut donc l'excuser.

D'abord de son prétexte : qui fut de feindre une conclusion dont

CITATION DU JOUR

MALCOLM

I grant him bloody,
Luxurious, avaricious, false, deceitful,
Sudden, malicious, smacking of every sin
That has a name: but there's no bottom, none,
In my voluptuousness: your wives, your daughters,
Your matrons and your maids, could not fill up
The cistern of my lust, and my desire
All continent impediments would o'erbear
That did oppose my will: better Macbeth
Than such an one to reign.
(Shakespeare, *Macbeth*, IV, 3)

MALCOLM

Je consens qu'il est sanguinaire,
Lascif, avare, hypocrite, rusé,
Violent, méchant, puant de tous les vices
Qui ont un nom sur terre. Mais il n'est pas de fond
A ma lubricité. Vos épouses, vos filles,
Femmes mûres ou jeunes vierges, ne pourront
Jamais combler le puits de ma luxure,
Et mon ardeur balayera tout obstacle
Que la vertu mettrait à mon désir.
Mieux vaut pour vous Macbeth qu'un pareil prince.
(trad. Yves Bonnefoy)

MALCOLM

Certes il est sanguinaire, avaricieux, lascif,
Trompeur, perfide, emporté, méchant et pétri,
De tous les péchés qu'on peut nommer. Mais chez moi
La sensualité n'a pas de fond. Vos femmes, ni vos filles,
Vos matrones, vos vierges ne pourraient combler
Le puits de ma luxure ; et mes désirs vaincraient
Tous les chastes obstacles qui se dresseraient
Contre ma volonté. Mieux vaut Macbeth qu'un roi
Tel que celui-là.
(trad. Jean-Claude Sallé)

MALCOLM

Il est sanglant, lascif, avare, faux
Trompeur, brutal, pervers, il a l'odeur
De tout péché qui porte un nom, mais, moi,
Il n'y a pas de fond, non, pas de fond,
A ma lascivité ; toutes vos femmes,
Vos filles, vos matrones et vos vierges
Ne pourraient pas remplir le réservoir
De ma luxure, et mon désir vaincra
Le moindre obstacle que la retenue
Oppose à mon vouloir : mieux vaut Macbeth
Qu'un tel être pour roi.
(trad. André Markowicz)

MALCOLM

J'accorde qu'il est sanguinaire,
Luxurieux, avaricieux, faux et trompeur,
Impulsif et méchant et en odeur de tous
Péchés portant un nom. Mais aucun fond, aucun
A ma concupiscence : et vos femmes, vos filles,
Vos matrones, vos vierges ne pourraient remplir
La citerne de ma luxure, et mon désir
Viendrait écraser tout obstacle de vertu
Qui s'oppose au besoin. Plutôt Macbeth,
Qu'un tel homme régnant.
(trad. Pierre Jean Jouve)

NO JUTTY, FRIEZE, BUTTRESS, NOR COIGN OF
VANTAGE, BUT THIS BIRD HATH MADE HIS
PENDANT BED AND PROCREANT CRADLE



L. S. J. V. L.

W. H. L.

Les Amours incestueuses

Barbara

J'avais déjà fait ma route.
Je marchais vers le silence
Avec une belle insolence.
Je ne voulais plus personne.
J'avançais dans un automne,
Mon dernier automne, peut-être.
Je ne désirais plus rien
Mais, comme un miracle,
Tu surgis dans la lumière

Et toi, mon amour, mon roi,
Brisant mes frontières,
Et toi, mon soleil couchant,
Mon ciel et ma terre,
Tu m'as donné tes vingt ans
Du cœur de toi-même.
Tu es mon dernier printemps.
Mon dieu, comme je t'aime.

J'ai toujours pensé
Que les amours les plus belles
Étaient les amours incestueuses.
Il y avait, dans ton regard,
Il y avait, dans ton regard
Une lumineuse tendresse.
Tu voulais vivre avec moi
Les plus belles amours,
Les amours les plus belles.

J'ai réouvert ma maison,
Grandes, mes fenêtres
Et j'ai couronné ton front,
J'ai baisé ta bouche
Et toi, mon adolescent,
Toi, ma déchirure,
Tu as couché tes vingt ans
A ma quarantaine.

Mais, à peine sont-elles nées
Qu'elles sont déjà condamnées,
Les amours de la désespérance.
Pour que ne ternisse jamais
Ce diamant qui nous fut donné,
J'ai brûlé notre cathédrale.
Les amours les plus belles,
Les plus belles amours
Sont les amours incestueuses.

Adieu mon amour, mon roi,
Mon enfant que j'aime.
Plus tard, tu le comprendras.
Il faut, quand on aime,
Partir au plus beau, je crois
Et cacher sa peine.
Mon amour, mon enfant roi,
Je pars et je t'aime.

Ceci est ma vérité,
Du cœur de moi-même...

Don't Stand So Close To Me

Police

Young teacher, the subject
Of schoolgirl fantasy
She wants him so badly
Knows what she wants to be
Inside her there's longing
This girl's an open page
Book marking - she's so close now
This girl is half his age

Don't stand, don't stand so
Don't stand so close to me

Her friends are so jealous
You know how bad girls get
Sometimes it's not so easy
To be the teacher's pet
Temptation, frustration
So bad it makes him cry
Wet bus stop, she's waiting
His car is warm and dry

Don't stand, don't stand so
Don't stand so close to me

Loose talk in the classroom
To hurt they try and try
Strong words in the staffroom
The accusations fly
It's no use, he sees her
He starts to shake and cough
Just like the old man in
That book by Nabakov

Don't stand, don't stand so
Don't stand so close to me

Don't stand, don't stand so
Don't stand so close to me

LOLITA , V. NABOKOV

Lolita, light of my life, fire of my loins. My sin, my soul. Lo-lee-ta : the tip of the tongue taking a trip of three steps down the palate to tap, at three, on the teeth. Lo. Lee. Ta.

She was Lo, plain Lo, in the morning, standing four feet ten in one sock. She was Lola in slacks. She was Dolly at school. She was Dolores on the dotted line. But in my arms she was always Lolita.

Did she have a precursor? She did, indeed she did. In point of fact, there might have been no Lolita at all had I not loved, one summer, a certain initial girl-child. In a pryncedom by the sea. Oh when? About as many years before Lolita was born as my age was that summer. You can always count on a murderer for a fancy prose style.

Ladies and gentlemen of the jury, exhibit number one is what the seraphs, the misinformed, simple, noble-winged seraphs, envied. Look at this tangle of thorns.

Lolita, lumière de ma vie, feu de mes reins. Mon péché, mon âme. Lo-li-ta : le bout de la langue fait trois petits bonds le long du palais pour venir, à trois, cogner contre les dents. Lo. Li. Ta.

Elle était Lo le matin, Lo tout court, un mètre quarante-huit en chaussettes, debout sur un seul pied. Elle était Lola en pantalon. Elle était Dolly à l'école. Elle était Dolores sur le pointillé des formulaires. Mais dans mes bras, c'était toujours Lolita.

Avait-elle eu des devancières ? Oui, certes oui. En vérité, il n'y aurait peut-être jamais eu de Lolita si je n'avais aimé, un certain été, une enfant initiale. « Dans un royaume auprès de la mer ». Quand cela ? Environ autant d'années avant la naissance de Lolita que j'en comptais cet été-là. Un style imagé est la marque du bon assassin.

Voici, Mesdames et Messieurs les jurés, la première pièce à conviction : cela même que convoitaient les séraphins de Poe, les séraphins ignorants, aux ailes altièrès et au cœur simpliste. Voyez cet entrelacs d'épines.

Traduit de l'anglais par E. H. Kahane

S. FREUD, LA SEXUALITÉ INFANTILE

Préface par Annie Roux

La *Sexualité infantile* est le deuxième des trois essais rassemblés par Freud en 1905 dans un recueil intitulé *Trois essais sur la théorie sexuelle*. Ces trois essais, qui inaugurent véritablement la « trouvaille » psychanalytique, connaîtront plusieurs rééditions, la dernière et sixième datant de 1925. Freud apportera de nombreux remaniements lors de chacune des publications, qui font l'objet de notes ou d'insertions dans le corps du texte, lesquelles sont signalées avec soin, au point de risquer d'engendrer une certaine confusion chez le lecteur. C'est que Freud n'hésite pas à se contredire, quand bien même sa thèse garde la cohérence de l'intuition première, celle qui concerne la sexualité de l'enfant.

Le soin que Freud apporte à réviser son texte montre combien il tenait à lui donner une forme aboutie qui témoignait de l'avancée de ses recherches. La thèse inaugurale – la découverte de la sexualité infantile – conservera son actualité et Freud y insiste. C'est pourquoi ce livre-ci est fondateur.

Un texte scandaleux

Il est coutumier de dire qu'à sa première parution, le livre fit scandale. Il est vrai que l'époque était puritaine. En vérité, quand Freud publia son texte, on s'intéressait à la sexualité et de nombreux sexologues étaient au goût du jour : le fameux livre d'Otto Weininger, *Sexe et caractère*¹, tenait le haut du pavé. La parution du livre de Freud fut saluée par des articles favorables. Ce qui, selon Freud et ses premiers disciples, ne fut pas reconnu et engendra un sentiment de méconnaissance, tient au projet novateur de construire une théorie de la sexualité qui s'enracine dans la prime enfance.

Le livre de Freud fut donc tout d'abord reçu comme un ouvrage qui traitait de la sexualité, au même titre que bien d'autres. Or l'intention de Freud était neuve et renversait les préjugés en brisant l'image de l'enfance innocente. Freud intègre en effet la sexualité dans l'ensemble de la personnalité, il en fait une structure organisatrice de la psyché qui détermine aussi bien les orientations culturelles au sens large que les choix amoureux.

Cette appréhension de la sexualité comme ressort de la vie psychique dans tous ses accomplissements, y compris ceux qui paraissent les plus dénués d'activité sexuelle au sens littéral du terme, constitue la vraie découverte de Freud. Et, à ce titre, il semble légitime de penser qu'il ne fut pas compris. Il ne s'agissait en aucun

cas d'un traité sur la sexualité, mais des prémisses de ce qui deviendra une « métapsychologie », une théorie complexe des pulsions. La sexualité infantile dont traitait Freud est celle qui organise la sexualité de l'adulte, dans toutes les formes qu'elle prendra après la puberté, y compris dans ses formes déviantes (celles des diverses perversions). Même s'il n'y eut pas le scandale que l'historiographie se plaît à décrire lors de la première parution de l'ouvrage, celui-ci fut sévèrement critiqué quand sa portée fut entraperçue, et on reprocha à Freud son « pansexualisme », c'est-à-dire sa conception élargie de la sexualité, englobant les faits culturels et sociaux.

Aujourd'hui, l'idée a fait son chemin dans les esprits, et la sexualité infantile est une affirmation communément acceptée. Qui ne sait que les enfants se livrent à la masturbation ? Il n'en reste pas moins que le chemin étroit qui relie la sexualité de l'enfant à celle de l'adulte est entouré d'un halo d'obscurité. L'ignorance reste entière, même de nos jours. Elle tient au rapprochement de la sexualité infantile avec la sexualité adulte, rapprochement qui confine à l'identique, non pas des pratiques, mais de la créativité fantasmatique. Comme Freud ne manque pas de rapprocher la sexualité normale de celle qui est porteuse de déviations, voilà une raison supplémentaire pour que le bât blesse. « L'idée s'imposa à nous que la prédisposition aux perversions était la prédisposition originelle et universelle de la pulsion humaine », affirme-t-il à la fin des *Trois essais sur la théorie sexuelle*. C'est moins à une enquête qu'à un questionnement qu'il convie, et chaque lecteur s'y trouve pris d'assaut en éprouvant la puissance de ses propres résistances.

L'habitude amnésie des années de l'enfance en est la première manifestation, c'est à elle que l'on doit en premier le mythe de l'innocence. On adressa à Freud des accusations d'obscénité. En vérité, il fallait entendre combien sa conception de la sexualité était élargie puisqu'elle rendait compte des réalisations humaines les plus abouties, qu'elles soient morales ou culturelles. Les interdits qui pèsent sur la sexualité, inéluctablement, finiront par engendrer l'organisation sociale et les sublimations, c'est-à-dire la possibilité de vivre en groupe ou en communauté et l'aptitude à la création culturelle – dans son sens le plus large.

L'enfant, ce pervers polymorphe

La sexualité humaine apparaît en deux temps : celui de l'enfance, auquel succédera celui de l'âge adulte. Entre les deux, la phase de latence – qui correspond à ce qu'on appelle chez l'enfant l'« âge de raison » – assure la solidité des refoulements et favorise les déplacements d'investissements vers les objets culturels. Elle témoigne du *domptage* des pulsions, qui ne vont plus se déployer sans limites, se saisisse sans retenue.

Ce que la poursuite de la recherche développera, et démontrera, notamment dans *Totem et tabou* (1913) et *Mataïse dans la civilisation* (1930), c'est combien la sexualité de l'enfant est le moteur des acquisitions les plus élevées de l'humanité. C'est à la surdité de ces conséquences que répond la résistance qui vient banaliser l'hypothèse féconde de Freud, résistance si puissante qu'elle n'épargne pas forcément les analystes eux-mêmes.

Jamais Freud n'abandonnera sa méthode de l'observation, quand bien même elle le conduit à des spéculations très abstraites qui paraissent s'en éloigner. Il le redira fermement bien plus tard, en 1920, dans *Au-delà du principe de plaisir*,

moment charnière de sa pensée où il introduit la dualité des pulsions de vie et de mort : « On est en droit de rejeter impitoyablement des théories que contredit déjà d'emblée l'analyse des faits observés, tout en sachant par ailleurs que les théories qu'on professe soi-même n'ont qu'une validité provisoire³. » Il y affirme, ce qui est une constante dans son œuvre, la nécessité de réviser la théorie si l'observation vient la contredire. Démarche scientifique s'il en est, attachement profond de Freud à cette exigence qui soutient son entreprise.

La sexualité, dès l'origine

La préhistoire de la sexualité de l'être humain appartient à l'enfance. La cure analytique retrouve des bribes de souvenirs des explorations sexuelles de l'enfant, elle retrouve les questions « originaires » (comment fait-on les enfants ? d'où naissent-ils ?) et leurs réponses approximatives révélatrices des fantasmes pré-génitales (les enfants naissent par l'anus, ou par le nombril, ou une petite graine avalée pousse dans le ventre maternel). L'imagination des enfants est imprégnée des plaisirs dont ils ont l'expérience, plaisir oral, anal ou de la masturbation génitale. Ils outrepassent par l'imagination toute connaissance intellectuelle qui a pu être délivrée. C'est parce que les hypothèses enfantines s'élaborent en partant d'un éprouvé, modifié par les exigences et les interdits profités par les adultes.

L'« enfant de la civilisation » rencontre normalement des obstacles sur la voie de la pulsion sexuelle, et cela, quelles que soient l'époque et les règles sociales. Il n'est pas certain que les enfants occidentaux du XXI^e siècle, qui bénéficient apparemment d'une plus grande liberté éducative et sont moins bridés, soient pour autant exempts d'inhibition névrotique de leur sexualité.

Le conflit est interne à la sexualité

Du reste, c'est bien ce qu'affirme Freud : la sexualité est nécessairement et fondamentalement entravée, elle doit supporter des inhibitions de but, des dérivations vers les voies culturelles, des limitations de satisfaction. Selon lui, l'éducation et ses rigidités ne rendent pas ultimement compte de ces empêchements, c'est plutôt l'hérédité qu'il incrimine, au sens d'une « évolution organiquement conditionnée ». Pour des motifs qu'il développera, notamment dans *Malaise dans la civilisation*, l'homme de la culture doit composer avec une moindre jouissance, doit accueillir en lui des renoncements qui lui garantissent l'accès à la réalité, c'est-à-dire une préservation de son moi. L'homme qui est aux prises avec la dualité pulsionnelle, avec l'alliage plus ou moins abouti des pulsions de vie et de mort, doit céder sur son désir de jouissance pour se protéger d'une déliaison libidinale ravagante. Les dignes élevés contre les motions pulsionnelles le sont à leurs dépens, mais elles assurent la capacité de sublimation qui soutient les constructions sociales. De surcroît, il n'est pas certain que les « théories sexuelles » des enfants apportent une solution satisfaisante pour lier toute l'excitation libidinale, ce serait une détermination supplémentaire qui pousserait à déplacer les intérêts vers la sphère des réalisations culturelles. Ce serait donc une détermination nécessaire.

Une conception génétique

Plusieurs assertions sont essentielles dans ce texte premier où Freud découvre la sexualité de l'enfant : la sexualité de l'enfant s'étaye sur les plaisirs des premiers soins qu'il reçoit, ce qui est d'abord plaisir de têter devient plaisir du suçotement, puis sera plaisir pris au baiser, donné ou reçu. Les traces des premières satisfactions servent les plaisirs ultérieurs, ils en sont la condition nécessaire. « L'activité sexuelle s'étaye à l'origine sur une des fonctions servant à la conservation de la vie et ce n'est que plus tard qu'elle s'en dissocie. »

Par étayage, Freud entend soutien, soubassement, source : en effet, c'est à partir d'une zone corporelle qui est d'abord celle du besoin (faim, soif, besoin d'excréter) que s'organise secondairement l'érotisation qui déclenche la recherche de plaisir. Après l'oralité vient l'analité, et son désir de garder/retenir qui s'oppose au plaisir d'expulsion. Ces « auto érotismes », ceux des zones érogènes, sont indispensables à la perpétuation de la vie et ils vont déterminer l'orientation des pulsions sexuelles. On peut ajouter encore la satisfaction d'uriner (avec toute la fantaisie de puissance ou de destructivité qui l'accompagne).

Ces pulsions partielles sont conservatrices. Freud ajoutera l'œil avec le plaisir de regarder, qui relève d'une autre dynamique car elle suppose le fantasme, ce qui n'est pas le cas d'emblée des plaisirs pris au fonctionnement orofaciel. Ces plaisirs sont d'abord autoérotiques, plaisirs d'organe, avant que leur rassemblement les organise en les tournant vers un objet qui devient objet du désir. Pura plaisirs solitaires, isolés et fragmentaires qui vont s'assembler et s'adresser à des objets, internes donc fantasmatiques, puis externes. Le narcissisme soutient la constitution identitaire quand il permet, et organise, la synthèse des autoérotismes. Cet assemblage fonde la capacité psychique de construire des fantasmes dans lesquels un autre « imaginaire » prend place. Cependant, la pure décharge n'est guère possible, car l'organisation du monde intérieur rencontre les limites culturelles au sens large : les interdits de l'inceste et du meurtre. Un certain degré d'inhibition accompagne donc nécessairement l'accomplissement sexuel. La sexualité est limitée par des dignes qui la canalisent en lui offrant des buts substitutifs, et ce détour est intrinsèque à la sexualité.

Freud s'élève contre un malentendu, qui tient à son époque et à l'innovation qu'il apporte, qui consisterait à confondre le « sexuel » et le « génital » : sont « sexuels » au sens large les plaisirs teintés d'érotisme de l'enfant, mais seule la sexualité de l'adulte est génitale. Pourtant, la source de cette dernière vient de l'enfance. C'est que la méconnaissance d'une genèse de la sexualité dans l'enfance a la peau dure. Freud prend l'exemple du suçotement, mais bien d'autres expressions du plaisir enfantin apporteraient la même réserve. Qui verrait dans les jeux de balancements rythmiques, le chatouillement, le triptage des cheveux, etc., le signe indubitable d'une excitation à qualité sexuelle ? Toutes les parties du corps et tous les organes internes sont susceptibles d'être investis par la pulsion sexuelle et de devenir des zones érogènes. Plus tard, Freud interprétera l'hypocondrie comme le surinvestissement inconscient d'un organe interne par la libido déviée de son but. La tension éprouvée par l'enfant a un caractère de déplaisir et elle se décharge par la stimulation de la zone appropriée, conduisant à la satisfaction. L'image du nourrisson rassasié après la tétée marquera aussi l'expression de la satisfaction sexuelle dans la vie ultérieure.

~~Le plaisir sexuelle est d'abord étayé sur les fonctions qui assurent la~~

Lemon Incest

Gainsbourg

Inceste de citron
Lemon incest
Je t'aime t'aime, je t'aime plus que tout
Papapappa
Naïve comme une toile du Nierdoi
Sseaurou
Tes baisers sont si doux
Inceste de citron
Lemon incest
Je t'aime t'aime, je t'aime plus que tout
Papapappa
L'amour que nous n' frons jamais
ensemble
Est le plus beau le rare le plus troublant
Le plus pur le plus enivrant
Exquise esquisse
Délicieuse enfant
Ma chair et mon sang
Oh mon bébé mon âme

Inceste de citron
Lemon incest
Je t'aime t'aime, je t'aime plus que tout
Papapappa
Naïve comme une toile du Nierdoi
Sseaurou
Tes baisers sont si doux
Inceste de citron
Lemon incest
Je t'aime t'aime, je t'aime plus que tout
Papapappa

L'amour que nous n' frons jamais

ensemble
Est le plus rare le plus troublant
Le plus pur le plus énivrant
Exquise esquisse
Délicieuse enfant
Ma chair et mon sang
Oh mon bébé mon âme

Inceste de citron
Lemon incest
Je t'aime t'aime, je t'aime plus que tout
Papapappa
Naïve comme une toile du Nierdoi
Sseaurou
Tes baisers sont si doux
Inceste de citron
Lemon incest
Je t'aime t'aime, je t'aime plus que tout
Papapappa

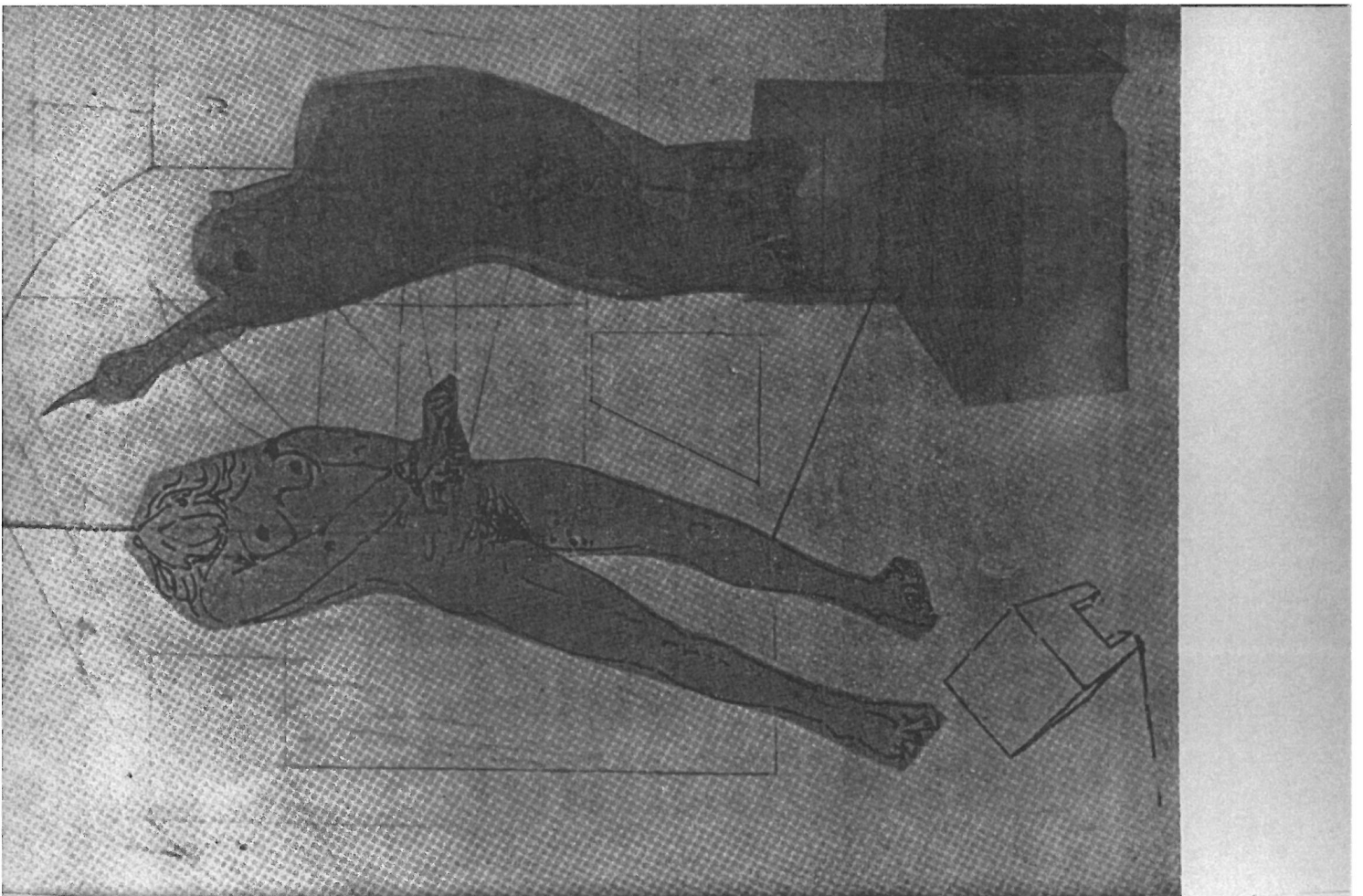
L'amour que nous n' frons jamais
ensemble
Est le plus rare le plus troublant
Le plus pur le plus énivrant
Exquise esquisse
Délicieuse enfant
Ma chair et mon sang
Oh mon bébé mon âme

Inceste de citron
Lemon incest
Je t'aime t'aime, je t'aime plus que tout
Papapappa

GEORGES. BATAILLE, L'ÉROTISME, INTRODUCTION

De l'érotisme, il est possible de dire qu'il est l'approbation de la vie jusque dans la mort. A proprement parler, ce n'est pas une définition, mais je pense que cette formule donne le sens de l'érotisme mieux qu'une autre. S'il s'agissait de définition précise, il faudrait certainement partir de l'activité sexuelle de reproduction dont l'érotisme est une forme particulière. L'activité sexuelle de reproduction est commune aux animaux sexués et aux hommes, mais apparemment les hommes seuls ont fait de leur activité sexuelle une activité érotique, ce qui différencie l'érotisme et l'activité sexuelle simple étant une recherche psychologique indépendante de la fin naturelle donnée dans la reproduction et dans le souci des enfants. De cette définition élémentaire, je reviens d'ailleurs immédiatement à la formule que j'ai proposée en premier lieu, selon laquelle l'érotisme est l'approbation de la vie jusque dans la mort. En effet, bien que l'activité érotique soit d'abord une exubérance de la vie, l'objet de cette recherche psychologique, indépendante, comme je l'ai dit, du souci de reproduction de la vie, n'est pas étranger à la mort. Il y a là un paradoxe si grand que, sans attendre davantage, j'essaierai de donner un semblant de raison d'être à mon affirmation par les deux citations suivantes :

« Le secret n'est malheureusement que trop sûr, observe Sade, et il n'y a pas un libertin un peu ancré dans le vice qui ne sache combien le meurtre a d'empire sur les sens... »



Le même écrit cette phrase plus singulière :

« Il n'est pas de meilleur moyen pour se familiariser avec la mort que de l'allier à une idée libertine. »

J'ai parlé d'un *semblant* de raison d'être. En effet la pensée de Sade pourrait être une aberration. De toute façon, même s'il est vrai que la tendance à laquelle elle se réfère n'est pas si rare dans la nature humaine, il s'agit de sensualité aberrante. Il reste, cependant, un rapport entre la mort et l'excitation sexuelle. La vue ou l'imagination du meurtre peuvent donner, au moins à des malades, le désir de la jouissance sexuelle. Nous ne pouvons nous borner à dire que la maladie est la cause de ce rapport. J'admets personnellement qu'une vérité se révèle dans le paradoxe de Sade. Cette vérité n'est pas restreinte à l'horizon du vice : je crois même qu'elle peut être la base de nos représentations de la vie et de la mort. Je crois enfin que nous ne pouvons réfléchir sur l'être indépendamment de cette vérité. L'être, le plus souvent, semble donné à l'homme en dehors des mouvements de passion. Je dirai, au contraire, que nous ne devons jamais nous représenter l'être en dehors de ces mouvements.

Je m'excuse de partir maintenant d'une considération philosophique.

En général, le tort de la philosophie est de s'éloigner de la vie. Mais je veux immédiatement vous rassurer (1). La considération que j'introduis se rapporte à la vie de la manière la plus intime : elle se rapporte à l'activité sexuelle, envisagée cette fois sous le jour de la reproduction. J'ai dit que la reproduction s'opposait à l'érotisme, mais s'il est vrai que l'érotisme se définit par l'indépendance de la jouissance érotique et de la reproduction comme fin, le sens fondamental de la reproduction n'en est pas moins la clé de l'érotisme.

La reproduction met en jeu des êtres *discontinus*.

(1) Ce texte, rédigé avec l'intention à laquelle il répond dans ce livre, a d'abord été lu en conférence.

Les êtres qui se reproduisent sont distincts les uns des autres et les êtres reproduits sont distincts entre eux comme ils sont distincts de ceux dont ils sont issus. Chaque être est distinct de tous les autres. Sa naissance, sa mort et les événements de sa vie peuvent avoir pour les autres un intérêt, mais il est seul intéressé directement. Lui seul naît. Lui seul meurt. Entre un être et un autre, il y a un abîme, il y a une discontinuité.

Cet abîme se situe, par exemple, entre vous qui m'écoutez et moi qui vous parle. Nous essayons de communiquer, mais nulle communication entre nous ne pourra supprimer une différence première. Si vous mourez, ce n'est pas moi qui meurs. Nous sommes, vous et moi, des êtres discontinus.

Mais je ne puis évoquer cet abîme qui nous sépare sans avoir aussitôt le sentiment d'un mensonge. Cet abîme est profond, je ne vois pas le moyen de le supprimer. Seulement nous pouvons en commun ressentir le vertige de cet abîme. Il peut nous fasciner. Cet abîme en un sens est la mort et la mort est vertigineuse, elle est fascinante.

Je tenterai maintenant de montrer que, pour nous qui sommes des êtres discontinus, la mort a le sens de la continuité de l'être : la reproduction mène à la discontinuité des êtres, mais elle met en jeu leur continuité, c'est-à-dire qu'elle est intimement liée à la mort. C'est en parlant de la reproduction des êtres et de la mort que je m'efforcerai de montrer l'identité de la continuité des êtres et de la mort qui sont l'une et l'autre également fascinantes et dont la fascination domine l'érotisme.

Je veux parler d'un trouble élémentaire, de ce dont l'essence est un renversement qui chavire. Mais, tout d'abord, les faits dont je partirai doivent paraître indifférents. Ce sont des faits que la science objective établit et que rien ne distingue apparemment d'autres faits qui sans doute nous concernent, mais de loin, sans rien mettre en jeu qui nous puisse émouvoir intimement. Cette apparente insignifiance est trompeuse, mais j'en parlerai

d'abord en toute simplicité, comme si je n'avais pas l'intention de vous déromper aussitôt.

Vous savez que les êtres vivants se reproduisent de deux manières. Les êtres élémentaires connaissent la reproduction asexuée, mais les êtres plus complexes se reproduisent sexuellement.

Dans la reproduction asexuée, l'être simple qu'est la cellule se divise en un point de sa croissance. Il se forme deux noyaux, et d'un seul être il en résulte deux. Mais nous ne pouvons dire qu'un premier être a donné naissance à un second. Les deux êtres nouveaux sont au même titre les produits du premier. Le premier être a disparu. Essentiellement, il est mort, puisqu'il ne survit en aucun des deux êtres qu'il a produits. Il ne se décompose pas à la manière des animaux sexués qui meurent, mais il cesse d'être. Il cesse d'être dans la mesure où il était discontinu. Seulement, en un point de la reproduction, il y a eu continuité. Il existe un point où l'un primitif devient deux. Des qu'il y a deux, il y a de nouveau discontinuité de chacun des êtres. Mais le passage implique entre les deux un *instant* de continuité. Le premier meurt, mais il apparaît *dans sa mort* un instant fondamental de continuité de deux êtres.

La même continuité ne peut apparaître dans la mort des êtres sexués, dont la reproduction est en principe indépendante de l'agonie et de la disparition. Mais la reproduction sexuelle, qui met à la base en jeu la division des cellules fonctionnelles, de la même façon que dans la reproduction asexuée, fait intervenir une nouvelle sorte de passage de la discontinuité à la continuité. Le spermatozoïde et l'ovule sont à l'état élémentaire des êtres discontinus, mais ils *s'unissent*, en conséquence une continuité s'établit entre eux pour former un nouvel être, à partir de la mort, de la disparition des êtres séparés. Le nouvel être est lui-même discontinu, mais il porte en lui le passage à la continuité, la fusion, mortelle pour chacun d'eux, des deux êtres distincts.

Pour éclairer ces changements, qui peuvent sembler insignifiants, mais qui sont la base de toutes les formes

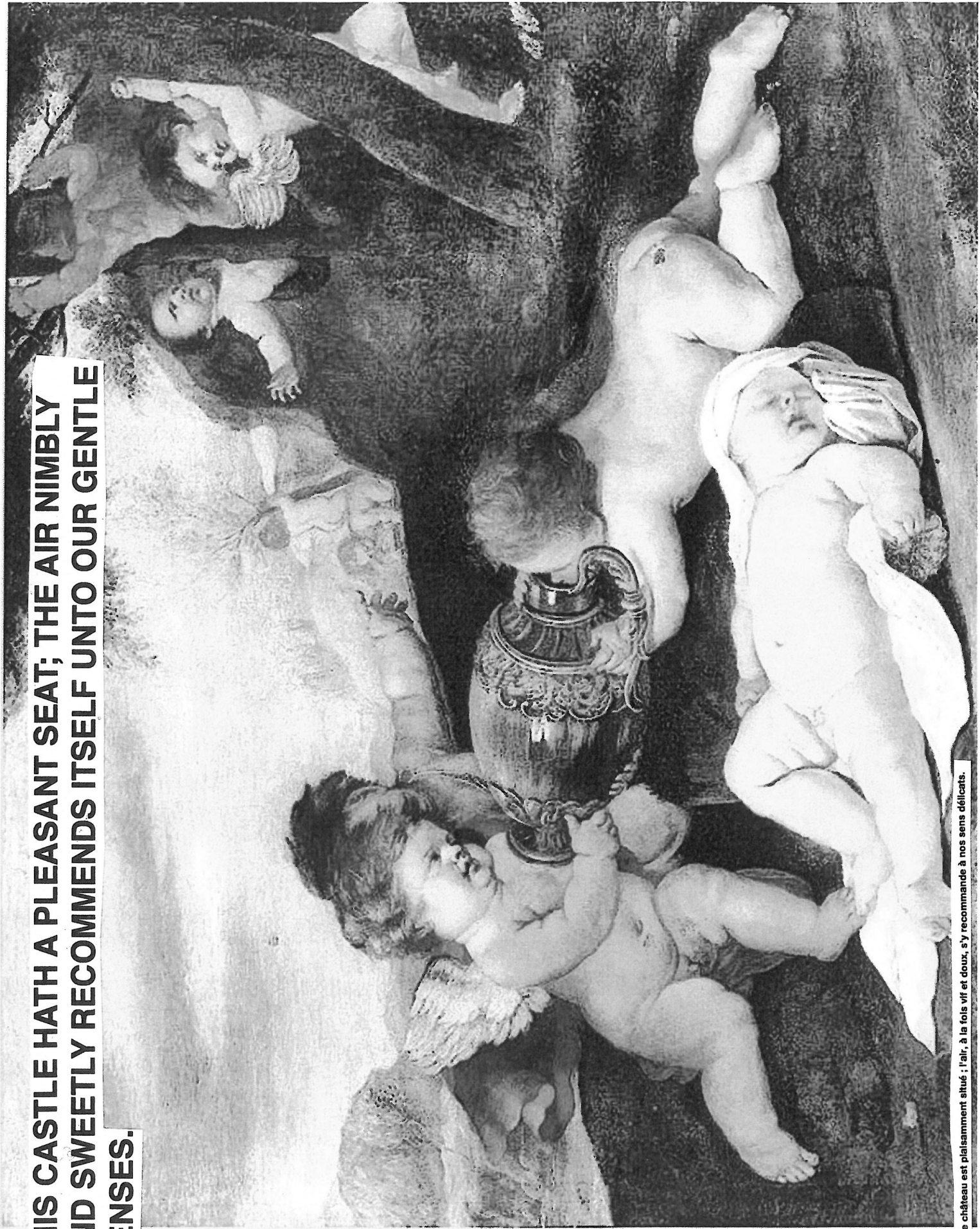
de vie, je vous suggère d'imaginer arbitrairement le passage de l'état où vous êtes à un parfait dédoublement de votre personne, auquel vous ne pourriez survivre, puisque les doubles issus de vous différencieraient de vous d'une manière essentielle. Nécessairement, chacun de ces doubles ne serait pas le même que celui que vous êtes maintenant. Pour être le même que vous, l'un des doubles devrait en effet être continu avec l'autre et non opposé comme il est devenu. Il y a là une bizarrerie que l'imagination a peine à suivre. Au contraire, si vous imaginez entre un de vos semblables et vous une fusion analogue à celle du spermatozoïde et de l'ovule, vous vous représenterez sans trop de mal le changement dont il s'agit.

Je ne suggère pas ces imaginations grossières avec le dessein d'introduire une précision. Entre les consciences claires que nous sommes et les êtres infimes dont il s'agit la distance est considérable. Je vous mets en garde toutefois contre l'habitude de regarder uniquement du dehors ces êtres infimes ; contre l'habitude de les regarder comme des choses qui n'existent pas au dedans. Vous et moi existons au dedans. Mais il en est de même d'un chien et, par suite, d'un insecte ou d'un être plus petit. Si simple que soit un être, il n'y a pas de seuil à partir duquel apparaisse l'existence au dedans. Celle-ci ne peut être un résultat de la complexité croissante. Si les êtres infimes n'avaient pas d'abord, à leur manière, une existence au dedans, nulle complexité ne pourrait la faire apparaître.

La distance n'en est pas moins grande entre ces animalcules et nous. Les imaginations ébouriffantes que j'ai proposées ne peuvent donc recevoir un sens précis. J'ai seulement voulu évoquer, d'une manière paradoxale, les changements infimes dont il s'agit, qui sont à la base de notre vie.

~~A la base, il y a des passages du continu au discontinu ou du discontinu au continu. Nous sommes des êtres~~

**THIS CASTLE HATH A PLEASANT SEAT; THE AIR NIMBLY
AND SWEETLY RECOMMENDS ITSELF UNTO OUR GENTLE
SENSES.**



Ce château est plaisamment situé ; l'air, à la fois vif et doux, s'y recommande à nos sens délicats.

Cet autre que je suis

(Notes de répétition du 11 février 2014)

Gwenaël Morin : Tous les sujets qui sont traités au théâtre sont des miroirs de la vie d'une troupe. Dans Shakespeare, il y a des miroirs de ces rapports de pouvoir, de ces rapports de séduction qui sont inhérents à l'existence de tout corps social, donc inhérents à la vie d'une troupe, comme ils sont inhérents à la vie d'un village ou d'une famille. A partir du moment où des gens se mettent ensemble, à partir du moment où ils s'associent, ils peuvent faire ce qu'ils ne pourraient pas faire seul – mais cela génère des effets de frustration, de colère, de jalousie, d'ambition qui ne se produiraient pas autrement. Si on met en relation la question de la jalousie chez Shakespeare avec celle de la troupe, on rencontre des miroirs. Ce qu'il y a derrière aussi, c'est : comment peut-on s'identifier à des expériences qu'on n'a jamais vécues ? Parce que pas un de nous n'aura tué, pas un de nous n'aura été roi. Et pourtant quelque chose filtre. On le sait. On en a l'expérience quand même. Qu'on soit facteur, qu'on soit acteur, qu'on soit plombier, on peut être sensible à cette expérience qui nous échappe – parce qu'on ne l'a pas vécue – mais qui nous est proche – parce qu'on la comprend. Ce qui est en jeu c'est ce qu'on se dit huit heures par jour ensemble. Sur quoi peut-on fonder notre expérience sinon à partir de ce que nous faisons tout le temps, c'est-à-dire du théâtre ? Il n'y a pas d'ailleurs. Le théâtre n'est pas une expérience particulière de l'autre, qu'il soit acteur, personnage ou spectateur, je crois que l'autre par dessus tout, c'est l'autre moi-même. Cet autre que je suis, qui fait que encore et toujours on peut monter *Othello* et *Macbeth*. Ce qui compte c'est « quel est cet autre que je suis ? ». L'expérience de l'altérité commence par soi-même et c'est ce que le spectateur vient voir : cet autre jaloux qui est tellement lui-même. Cet autre lui-même comme différence incarnée. C'est le « connais-toi toi-même » tendu en miroir. L'expérience d'une altérité dans le même. Ce qui compte, ce n'est pas de trouver la nouvelle pièce, une nouvelle pièce, mais de trouver qui nous sommes dans cette expérience inlassablement répétée de jouer cette pièce-là. Il faut continuer de changer – il n'y a rien à changer.

[...]

J'aime bien travailler les questions sexuelles au plateau parce que la sexualité c'est aussi une manière de convoquer le hasard, par la procréation notamment. L'être humain ne peut pas s'empêcher de donner du sens, c'est un handicap. On ne peut pas regarder en l'air pour rien : les étoiles dessinent des points lumineux et cela doit vouloir dire quelque chose. Même si ça ne dit rien, ce « rien » dit déjà quelque chose. On n'a aucune capacité à accepter le réel tel qu'il est. On n'a pas ce luxe de l'idiot. Comme par hasard, l'idiot c'est celui à qui tu montres la lune mais qui regarde ton doigt. C'est ce luxe-là qu'il faut trouver. C'est ce que j'aime dans le filtre sexuel appliqué à la scène : il nous oblige à naviguer entre plusieurs sens. La sexualité, c'est le dernier degré avant le non-sens, ce n'est pas une bonne recette, c'est là où tous les sens sont encore possibles. Au fond, l'homme qui bande, c'est l'homme qui ne pense pas. Son sexe se dresse parce que le sang qui n'afflue pas dans son esprit afflue pour le corps. Il y a une détresse du non-sens dans la sexualité qui la rend fructueuse au plateau. Parce que d'une certaine manière, l'action nous protège de l'acte : Dans *Les aventuriers de l'arche perdue*, qui est le prototype du film d'action, ce qui empêche le couple de faire l'amour, c'est l'action. L'acte, c'est ce qui repousse en permanence le passage à l'acte.

LE THEATRE PERMANENT AU JOUR LE JOUR

11 février 2014

Atelier de transmission :

Après un petit échauffement, Barbara et Pierre font travailler les six participants de ce matin sur la royale personne de Duncan (I, 4) : on va essayer de se vieillir et de se faire gâteaux. On travaille également sur la petite chanson finale de *Macbeth*, et en rythme s'il vous plaît !

Répétition :

On reprend la lecture d'*Othello* : l'acte I est redistribué au hasard, la lecture peut commencer ; mais voilà que petit à petit des sonorités étranges, des « missié », des « yé né sé pas » s'immiscent dans le texte : des accents italiens, du plus gouailleur au plus raffiné, mais certainement à couper au couteau s'insinuent dans les répliques. On se croirait sur la place Saint Marc à Venise un jour de marché ! Bientôt ce n'est plus Venise mais un aéroport international, et voilà que l'accent allemand

vient côtoyer le british, l'espagnol, le roumain...

Au-delà d'une simple blague de répétition, ce joyeux fourre-tout fait émerger la discussion : et si c'était ça, *Othello* ? Et si on parvenait à rendre par des accents les différences de langage, de niveau de langue que gomme le texte écrit ? C'est du moins une piste de réflexion.

On travaille aussi sur le personnage de Iago, on tâche de mieux déterminer ses objectifs ; en réalité Iago est semblable aux sorcières de *Macbeth*, au spectre de *Hamlet* : c'est lui qui fait évoluer l'action, qui pousse *Othello* à agir dans un sens ou dans un autre. On pourrait penser qu'il est ce petit quelque chose qui vient nous faire douter quand le bonheur semble complet, qu'il représente cette impossibilité d'y croire : il est ce petit démon du doute qui vient faire germer la jalousie dans l'amour qui semblait si parfait.

Représentation : 32 personnes

Chronique du hall :

Et oui, ce soir, c'est encore *Macbeth* qui joue ! Six personnes repartent, elles étaient venues voir *Othello* (qu'on se rassure, elles ne repartent pas fâchées, mais trouvent que *Macbeth* était trop longue pour la revoir... que dire des futures 3h30 d'*Othello* !). De fiévreux et mystiques jeunes gens espéraient voir les comédiens touchés par la grâce divine sur la première d'*Othello* – pas la seconde, pas la troisième, non, ça ne marcherait pas : il n'y a qu'une première qui puisse être touchée par la grâce. Ils reviendront donc. Enfin, deux spectateurs de premier ordre (même si tout spectateur est de premier ordre : on ne voudrait vexer personne) : Joe et Astrid, venus tout spécialement du Théâtre 140 de Bruxelles pour nous voir !

Chronique du public :

Peu de spectateurs aujourd'hui (c'est mardi, pardi), et *Macbeth* a déjà bien tourné. Ils s'installent d'abord sur la scène, ne laissant que trois ou quatre personnes au confort des gradins. Cependant il en arrive au compte goutte jusqu'à 20h30 – se seraient-ils trompés d'heure ? – jusqu'à équilibrer les deux côtés du chaudron. C'est un public assez timide, sans doute parce qu'il n'est pas très touffu et qu'on peine à s'effacer entre ses frondaisons – surtout quand on est sur la scène en pleins feux. Chose étrange, deux personnes s'en vont aux alentours de la première heure, sans doute chagrines de voir la folie prendre *Macbeth*, ou bien trop pleine de foi envers le genre humain pour supporter une telle débauche de crime – ou encore tout bonnement entrées là par hasard.

Chronique du spectacle :

« C'était pas évident », « c'était un bon mardi » : les avis sont partagés dans la cuisine du théâtre ce matin. On s'accorde quand même à dire que c'est à un public attentif et concentré que l'on a fait face, bien qu'épars.

Juliane Lachaut



**BUT THERE'S NO BOTTOM, NONE IN MY
VOLUPTUOUSNESS: YOUR WIVES, YOUR DAUGHTERS,
YOUR MATRONS AND YOUR MAIDS, COULD NOT FILL UP
THE CISTERN OF MY LUST**